



PROJECT MUSE®

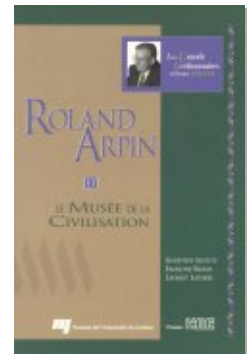
---

## Roland Arpin et le Musée de la civilisation

Sicotte, Geneviève, Séguin, Francine

Published by Presses de l'Université du Québec

Sicotte, Geneviève and Francine Séguin.  
Roland Arpin et le Musée de la civilisation.  
Presses de l'Université du Québec, 2011.  
Project MUSE.[muse.jhu.edu/book/15523](https://muse.jhu.edu/book/15523).



➔ For additional information about this book  
<https://muse.jhu.edu/book/15523>

# *Années d'apprentissage*

## L'ENFANCE

De tous les points du quartier, on peut apercevoir deux tours dont les sommets aux lignes ovales ont pris la patine vert-de-gris que confère le temps au cuivre : ce sont les clochers de l'église Saint-Marc. Majestueuse construction de pierre de taille entourée d'une vaste pelouse, l'église, flanquée de son presbytère, occupe presque toute la superficie d'un pâté de maisons. On y accède par un escalier imposant faisant toute la largeur de l'édifice. À l'intérieur cependant, point d'ostentation. Seuls les vitraux colorés ornent d'une certaine richesse ce cadre austère : dalles sonores de pierre froide, bancs de bois très sombre, portant chacun son numéro, chœur où montent jusqu'à la voûte de simples colonnes blanches. De chaque côté du transept se creusent deux petites chapelles à la Vierge, où des cierges allumés par des fidèles font briller les seules dorures du lieu.

Aujourd'hui, c'est inutilement que les cloches des tours jumelles font retentir leur voix. Presque plus personne ne vient y répondre. Il y eut pourtant une époque où cette église était le véritable cœur du quartier, de la paroisse, comme on disait alors. Chaque dimanche,

des centaines de personnes y affluaient pour assister à la messe qui, tout autant qu'un rituel religieux, était une activité sociale. La nef s'emplissait du bourdonnement léger des voix contenues et des mouvements discrets de la foule. Endimanchés, les gens s'installaient à une place qui leur était souvent réservée. Ils parcouraient lentement l'assemblée du regard, s'arrêtant quelques instants sur les gens de connaissance, qu'ils gratifiaient d'un salut muet. C'était surtout des familles que l'on voyait, mari et femme accompagnés de trois, quatre ou cinq enfants, la mère en chapeau chuchotant à l'oreille du plus jeune qui, calmé, acquiesçait d'un air sérieux, le père fronçant les sourcils devant son adolescent agité. Monde de l'avant-guerre et de l'avant Révolution tranquille, dont l'ordre rassurant semblait immuable.

C'est tout près de l'église qu'habite la famille Arpin, au coin de la rue Beaubien et de la 2<sup>e</sup> avenue. Plus tard, la famille logera à quelques minutes seulement de là, coin Molson et Beaubien. Le quartier est agréable, pas riche mais « à l'aise », comme se plaisent modestement à dire ses habitants. Le long des rues, ombragées l'été et encombrées de bancs de neige l'hiver, les maisons à deux étages forment une façade ininterrompue. À leur devanture de brique rouge sombre sont accrochés les escaliers tournants typiques de ces quartiers et de grands balcons, où les gens prennent l'air par les belles soirées de juillet. Une ruelle passe derrière la maison ; on se croirait presque à la campagne tant les bruits de la rue y parviennent assourdis. C'est là, dans cette sorte de prolongement de la petite cour arrière, que l'on joue en bande. C'est là que se trouve le territoire des enfants.

Des enfants, la famille Arpin en compte cinq, tous d'âges très rapprochés - un écart de près de deux ans sépare les deux plus jeunes, mais les autres n'ont que onze mois de différence : tous appartiennent donc à la même bande de camarades et participent aux mêmes jeux. Roland est placé au milieu, ayant de chaque côté de lui deux frères et deux sœurs.

Dans la famille, l'ordre et la discipline sont des valeurs incontestées, et les jours rythmés de règles bien établies coulent sans secousse. La religion occupe une place importante, non seulement le dimanche, où l'on assiste à la messe en famille, mais dans la vie quotidienne, par la prière. Dans la maisonnée, chacun acquitte sa part des tâches ménagères, selon son âge et son sexe. On fait son lit, on tient les chambres propres. On lave la vaisselle en alternance, les trois garçons un soir, les deux filles l'autre. À l'école, on travaille honnêtement, selon ses capacités. Ce sens du devoir précocement appris n'exclut pas l'ouverture sur le monde et la joie de vivre. Les enfants Arpin sont actifs, toujours assez remuants. Les amis sont bien accueillis à la maison quoique pour en inviter un à souper, il faille en demander à l'avance la permission. C'est dans cette régularité, qui est une forme du bonheur, que tout le monde vit. Tout le monde, ce sont les voisins : les Vermette, qui habitent au-dessus, les Gilbert, et d'autres. Les enfants de ces familles sont les amis des enfants Arpin. Il y a aussi ceux qu'on connaît de plus loin, qui sont des camarades de classe, qu'on rencontre à l'église ou au parc, dans les parties de hockey et de baseball. On a les mêmes jeux, on fait sa première communion ensemble... « Je n'ai pas souvenir que c'était compliqué de vivre chez nous. Les choses se déroulaient tout doucement, tout naturellement. Il n'y avait pas de conflits non plus. Personne n'est jamais parti en claquant la porte. C'était ordonné. C'était plein de familles de ce genre. Il me semble que dans ma rue, toutes les familles étaient comme cela. »

L'atmosphère de la maisonnée, où règnent à la fois ordre et vitalité, est à l'image du couple des parents. Entre Florence et Jean, si l'union est tissée de similitudes, elle l'est aussi beaucoup de ces différences qui créent un équilibre harmonieux. Ces parents sont les repères de la famille, les étoiles fixes autour desquelles tourne, pendant l'enfance du moins, tout le reste de l'univers.

## LA MÈRE : ÉNERGIE ET CRÉATIVITÉ

Du côté de la vitalité se trouve Florence. Courte, grassette, énergiquement corsetée, cette femme respire la force, le plaisir de vivre, la recherche de la nouveauté, la passion du mouvement et du progrès. Cela n'en fait pas pour autant une personne nerveuse et fébrile. Son sens de l'organisation et son esprit pratique lui font sans cesse garder le cap sur ses projets. À une autre époque, Florence eût été l'une de ces créatrices habitées aussi du sens des affaires dont on célèbre aujourd'hui les succès.

Elle vient d'un milieu ouvrier où, seule fille d'une famille de cinq enfants, elle a été particulièrement choyée, autant par ses parents que par ses frères. C'était une famille joyeuse que la sienne, une famille de bons vivants, qui avait le sens de la fête. Florence a hérité de ces traits. Elle possède en particulier une créativité et une fantaisie inépuisables, qu'elle met au service d'une habileté manuelle exceptionnelle. Ce don se manifeste même et surtout dans les choses les plus concrètes. La maison de même que le petit chalet que la famille possède à la campagne sont décorés harmonieusement, remplis de belles choses fabriquées par la mère. *« Tout ce qu'elle touchait tournait en beauté. Elle faisait de l'artisanat, des poupées, des petits bijoux émaillés... Même si c'était modeste, c'était impeccable et toujours beau, tu avais envie d'avoir ces objets... »* Mais Florence n'est pas femme à s'attacher à ce qu'elle crée. *« Elle avait tellement d'idées que si elle n'aimait plus quelque chose, ça disparaissait aussi vite que c'était venu. Elle pouvait avoir fait de jolis rideaux, mais si elle s'en fatiguait après quelques mois, un beau matin, elle les décrochait et en confectionnait d'autres. Elle avait une capacité de brûler ce qu'elle avait adoré comme j'ai rarement vu. »*

À cette fantaisie et à cette créativité, Florence joint un talent certain pour l'organisation et une polyvalence remarquable. Elle prend plaisir et trouve une valorisation véritable au travail de maison, à la cuisine, à l'organisation de la vie quotidienne. C'est elle aussi qui veille au bien-être des enfants, les réconfortant et écoutant leurs

confidences. Elle réussit à accomplir simultanément des tâches variées et nombreuses, présentant aux yeux de sa famille une image de compétence presque infaillible.

Elle n'est pourtant pas sans défauts ; en particulier, sa vivacité a comme fâcheuse contrepartie de la faire se montrer directe, parfois jusqu'à l'intolérance. « *Si elle n'aimait pas quelqu'un ou quelque chose, si elle n'était pas d'accord avec une manière de voir, elle ne faisait pas un long discours pour l'expliquer : c'était bref, rapide, et parfois un peu fendant !* »

## **LE PÈRE : ORDRE ET VALEURS MORALES**

Du côté de l'ordre se trouve Jean, le père. Solide comme un chêne, doté d'une carrure de paysan, Jean représente la force physique, la stabilité et la continuité. Conservateur et centré sur les valeurs durables, il établit sans saute d'humeur un heureux équilibre dans le couple. Il vient d'un milieu plus austère que Florence. Sa mère, ayant perdu son mari alors qu'il était dans la force de l'âge, a dû élever seule ses enfants, sept garçons et une fille. Jeune adolescent, Jean est allé vivre chez une tante à Westmount, en milieu anglophone. Il gardera toute sa vie des traces de cette époque : un anglais impeccable, une culture générale plus poussée que la moyenne des Canadiens français, mais aussi le sérieux et même la sévérité de celui qui, tôt dans sa vie, a connu les épreuves et la solitude.

Il cessera de travailler à soixante-seize ans. « *Un matin, en prenant le métro pour me rendre au travail, je me suis dit que c'était aujourd'hui que j'accrochais mes patins* », raconte-t-il. Dix ans plus tard, il est encore dans une forme physique exceptionnelle.

Il travaille dans le domaine de la fourrure. À l'origine, il a été dessinateur et tailleur. Il a acquis sa formation à Boston, où il a passé un an loin de Florence, tandis que celle-ci demeurait à Montréal et travaillait pour subvenir aux besoins du couple et de leur premier enfant. Avec le temps, ses intérêts ont évolué, et il a fini par mettre sur

piéd son propre commerce de gros. Il vend des manteaux à des détaillants du Québec, mais aussi du Canada anglais et des États-Unis, ce qui l'amène à voyager assez fréquemment. Une cinquantaine d'employés travaillent pour lui, à l'« atelier », comme il appelle sa manufacture. Il ne s'y montre pas un patron autoritaire, croyant plutôt à la valeur de l'exemple, au leadership fondé sur la compétence. « *Ça ne sert à rien de dire comment travailler à des tailleurs s'ils ne sont pas convaincus qu'on sait tailler nous-mêmes* », aime-t-il à répéter. À chaque automne, il faut tailler les peaux et coudre les manteaux qui iront approvisionner les magasins pour l'hiver qui vient. Pendant ces quelques semaines, le père se remet à sa table de tailleur et, oubliant son statut d'homme d'affaires, retrouve le plaisir du travail manuel, lui qui se sent par nature plus proche de l'artisan que du commerçant. Généralement toutefois, les tâches administratives absorbent la plus large part de son temps. Le commerce des fourrures est sou-mis aux cycles saisonniers, et si un hiver rigoureux amène de bonnes ventes, une première neige trop tardive peut mettre tous les revenus de l'année en péril. Cette précarité du commerce fait de lui un homme soucieux, un peu inquiet et qui, malgré son attention et son affection à l'endroit des enfants, n'arrive pas souvent à être spontané et détendu.

Pour Jean, le travail bien fait est presque une valeur morale. Tout comme Florence, il est doué pour les travaux manuels, mais alors que les qualités marquantes de celle-ci sont une créativité et une fantaisie débordantes, lui est précis, minutieux à l'extrême. C'est un perfectionniste. « *S'il possédait un moteur pour sa chaloupe, c'était le mieux huilé du village, s'il avait une auto, c'était la plus propre. Il ne laissait pas un fil dépasser...* » Il préfère la logique et l'ordre à l'imprévu. C'est aussi un homme attaché aux valeurs religieuses, et pour lequel la pratique compte beaucoup : « *Il ne pouvait pas s'imaginer que nous n'ayons pas le goût d'aller à la messe.* » Florence, bien que pratiquante elle aussi, est plus souple, plus imprévisible dans ses pratiques et, à mesure qu'elle vieillira, il lui arrivera de plus en plus souvent de s'accorder quelques dérogations. Elle a une foi moins soucieuse et

austère, croyant en toute simplicité qu'il y a « *un bon Dieu pour les oiseaux, que de toute manière notre destin est inscrit dans le grand livre et qu'on ne peut rien y changer* ».

Dans la famille, c'est davantage le père que Florence qui exerce l'autorité. Il examine les bulletins des enfants, supervisant les progrès scolaires sans intransigeance, mais avec une exigence constante. Il pousse ses garçons à faire du sport, domaine dans lequel il excelle lui-même, étant un joueur de tennis accompli. « *Mon père était un homme pour qui il fallait performer, être bon.* » Mais ce côté rigoureux, qui le détourne de la facilité et du divertissement, est contrebalancé par une sensibilité artistique aiguisée qui, pour être plus contemplative que celle de la mère, n'en demeure pas moins très présente dans la vie familiale.

Bien que son travail le prenne beaucoup et l'amène parfois à voyager, c'est un homme présent, qui manifeste discrètement son affection à ses enfants et aime faire du sport et bricoler avec eux. Roland n'est pas sportif. S'il participe aux jeux de ses camarades et à quelques activités sportives imposées à l'école, c'est davantage par désir de s'intégrer que par intérêt : « *Je n'ai jamais pris plaisir aux sports et aux jeux, sauf la pêche qui me conduisait en pleine nature. Encore aujourd'hui, je n'aime pas jouer. C'est comme si je n'en avais jamais trouvé le temps.* » Déjà à cet âge, il préfère le bricolage. Parmi les garçons de la famille, c'est lui qui possède la plus grande habileté manuelle. Il passe des heures à l'établi, en compagnie de son père, à travailler le bois.

La fréquentation du milieu de la haute couture et de la mode a développé chez Jean un intérêt pour l'esthétique et certaines formes d'art. Il aime la grande musique et en particulier l'opéra, achetant de nombreux disques des grands classiques qu'il écoute avec recueillement. Il est un fidèle auditeur de « l'Opéra du samedi » diffusé en direct du Metropolitan Opera. Chaque année, durant la longue fin de semaine de Pâques, les parents vont au spectacle à New York. C'est



d'ailleurs l'occasion pour Florence, qui ne sait pas un traître mot d'anglais, de faire le tour des boutiques de la *Fifth Avenue* pour en revenir les bras chargés d'emplettes et la tête remplie d'idées. Un simple croquis sur un bout de papier lui permettra dans quelques jours de pousser l'idée plus loin et de se confectionner une robe ou un tailleur impeccable.

Jean est aussi un grand lecteur, une passion qu'il transmettra à Roland. Ce dernier se souvient avec délectation d'un cadeau royal reçu à Noël : l'intégrale de l'œuvre de Jules Verne. « *Je ne me souviens plus du nombre de volumes, mais c'était imposant ! Il me semblait que l'univers entier de la connaissance s'ouvrait subitement à moi.* »

Parlant du goût de son père pour la vie intellectuelle, Roland Arpin fait cette réflexion : « *Les destins sont étranges et liés aux époques et aux circonstances. Autant Florence, ma mère, aurait fait une extraordinaire femme d'affaires, autant mon père, dans un contexte différent, aurait été un intellectuel. Il aurait été très heureux comme professeur d'université ou comme chercheur. Il a été commerçant toute sa vie et il a pratiqué son métier avec le soin et l'application qu'il apporte à toutes choses, mais j'ai toujours pensé qu'il se serait plu davantage dans le monde des idées, qu'il aurait préféré la stabilité des valeurs aux escarmouches de la vie commerçante.*

## UN ÉQUILIBRE HARMONIEUX

Le père et la mère forment un couple à l'équilibre dynamique, où la fantaisie est contrebalancée par la rationalité, le goût du plaisir par le sens du devoir. C'est au père, tout simplement parce qu'il en est capable, qu'il revient de manifester le plus de flexibilité et de tolérance. Il relativise en quelque sorte le caractère vif de sa femme : « *Mon père a toujours dit que la seule chose que ma mère n'avait pas changée, c'était lui...* » Mais cette alliance ne repose pas uniquement sur des contrastes. En particulier, la mentalité d'artisan, qui mêle l'amour du travail bien fait et la créativité, la minutie et la fantaisie, est

un trait qui unit profondément le couple. De cela, une image demeure, où se cristallise le rapport des parents. À tous les deux ou trois ans, le père participe à une présentation de modèles de manteaux à New York. Il dessine à cette occasion un patron exclusif devant être gardé secret jusqu'au grand jour, et qui par conséquent est préparé à la maison plutôt qu'à l'atelier. C'est Florence qui confectionne le modèle dessiné par son mari, elle qui a déjà gagné sa vie comme couturière dans la fourrure. La grosse machine à coudre industrielle trône dans une des pièces avec à ses côtés, soigneusement rangées chaque jour, les peaux à la douceur chaude et à l'odeur spéciale. Une fébrilité subtile règne dans la maison, alors que Florence se lève à cinq heures du matin pour travailler une heure ou deux avant que ne commence sa journée habituelle. Son mari s'enquiert régulièrement de l'ouvrage, et ils en discutent le soir en examinant le manteau qui prend forme, fruit de leur travail complice.

## L'ÉCOLE : DEVOIR ET PLAISIR

À l'école, les enfants ne sont pas tenus d'être les premiers de classe, mais ils doivent faire de leur mieux. Roland, tout comme ses frères et sœurs, n'est pas exceptionnellement doué. Il se maintient dans la moyenne supérieure de la classe. « *Je ne pense pas avoir été quelqu'un dont on disait : "Il est talentueux, il va aller loin..."* » *J'étais un élève ni remarqué ni remarquable, un élève dont le professeur a oublié le nom deux ou trois ans après qu'il eut passé dans sa classe.* » Les années du primaire se confondent dans un lointain uniforme. À partir du secondaire toutefois, sa personnalité s'affirme davantage, et les traits qui feront de lui un esprit plus littéraire que scientifique commencent à s'esquisser. Il manifeste un talent certain pour la rédaction — il arrivera même à cet élève sage d'écrire deux ou trois compositions françaises sur le même sujet pour des élèves différents, en échange d'autres bons procédés du même genre... C'est aussi durant cette période qu'il devient un grand lecteur. Dès le milieu de l'année

scolaire, il a épuisé le contenu de la grosse armoire qui, placée au fond de la classe, tient lieu de bibliothèque.

C'est à partir du collège que les souvenirs se font plus précis et que se dessine pour le jeune Roland une identité véritablement différenciée. Il a quatorze ans et fréquente le Mont-Saint-Louis. L'institution, dirigée par les Frères des Écoles chrétiennes, accueille surtout des fils de familles de la petite bourgeoisie se destinant à des carrières dans les affaires ou le commerce. Même s'ils n'offrent pas la formation donnée dans les collèges classiques, les Frères des Écoles chrétiennes sont reconnus pour être des pédagogues hors pair. Roland reçoit là une stimulation intellectuelle d'un niveau supérieur à tout ce qu'il a connu auparavant. C'est avec émerveillement qu'il découvre la bibliothèque du collège : jamais il n'a vu autant de livres à la fois, il lui semble avoir devant lui une réserve inépuisable de savoir et de plaisir. Il rencontre aussi pour la première fois des gens instruits, en qui l'adolescent qu'il est verra de véritables maîtres : le frère Robert, astronome et mathématicien de grande renommée, le frère Ménard, musicien qui joue avec aisance d'une multiplicité d'instruments, et surtout le frère Gédéon, qui enseigne le dessin et la peinture dans une salle aménagée en atelier qui impressionne fort le jeune étudiant. *« Je pensais que c'était un grand artiste, mais plus tard, j'ai réalisé qu'il peignait plutôt des chromos ! Si on revoyait nos idoles de jeunesse une fois adulte, bien souvent on se dirait qu'au fond ce n'étaient pas de vrais grands hommes... Mais c'étaient quand même des gens hors du commun, des modèles pour l'adolescent que j'étais, mon premier contact avec des gens cultivés. »*

Il poursuit sa formation au Mont-Saint-Louis jusqu'à la quatrième scientifique (aujourd'hui, l'équivalent de la fin du secondaire). Il a alors seize ans, et doit choisir la carrière qu'il embrassera. Guidé par son admiration pour ses professeurs, il décide de devenir enseignant et, comme eux, frère des Écoles chrétiennes. *« À l'époque, c'était une grande communauté, les Frères des Écoles chrétiennes. Ils avaient beaucoup d'écoles à Montréal, c'étaient d'excellents éducateurs*

*et souvent de grands pédagogues. Faire partie de cette communauté, c'était être dans un cadre d'élite, quelque chose dont on était très fier. »*

Pendant un an, il fait son noviciat, à l'occasion duquel est donnée une formation religieuse. Il passe ensuite au scolasticat, étudiant pendant trois ans à l'École normale de Laval-des-Rapides, ce qui le conduit à l'obtention du brevet supérieur d'enseignement du Québec. L'École normale est un milieu bouillonnant où la formation professionnelle et intellectuelle est harmonieusement entremêlée avec la formation spirituelle et la croissance personnelle. Bien avant que l'expression ne soit à la mode, cette grande école est un véritable « milieu de vie ». Tout y contribue à la formation des maîtres : l'atmosphère propice à la lecture et aux échanges, la qualité de la bibliothèque et des laboratoires, les activités para-scolaires. Le lever se fait à 4 h 30. « *Les grands projets se dessinent avant le lever du soleil, dira en riant Roland Arpin, mais je vous avouerai que certains matins je me serais contenté de petits projets commençant plus tard !* »

Les cours du programme de l'École normale occupent cinq jours par semaine. Deux soirs par semaine et le dimanche avant-midi sont par ailleurs consacrés à la préparation du baccalauréat des arts. « *Nous préparions les deux diplômes concurremment. Le baccalauréat nous était accessible en pièces détachées, matière par matière, alors que le brevet d'enseignement faisait l'objet d'examens spécifiques et d'une grande épreuve de synthèse.* »

À cela s'ajoute l'apprentissage du métier d'enseignant. Dès le jour où, jeune stagiaire, Roland Arpin met les pieds dans une classe pour y donner maladroitement son premier cours, il acquiert la conviction d'être dans son élément. Chaque mardi, pendant deux ans, il découvrira et approfondira son futur métier sous la gouverne et l'assistance de maîtres qu'il qualifie d'extraordinaires. Ce contact avec la classe, le lieu privilégié de la formation, sera pour lui la meilleure des motivations. « *Encore aujourd'hui, l'odeur de la craie (devenue rare !)*

*reste chargée pour moi de souvenirs agréables. Elle me semble contenir toute cette époque de ma vie. »*

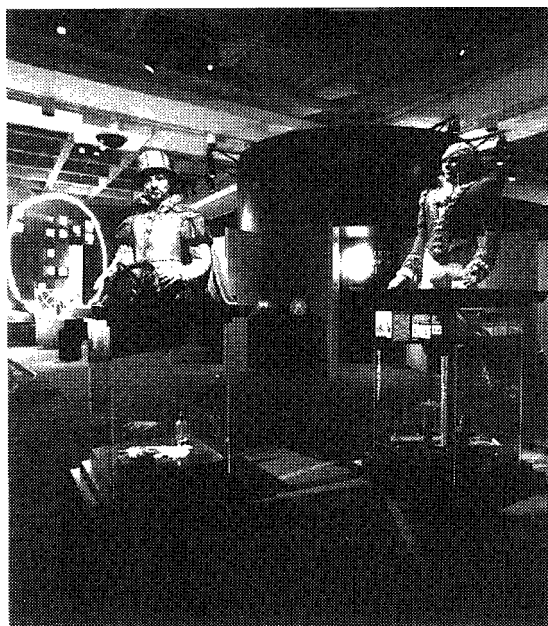
Au-delà de la formation systématique, l'École normale se donne aussi pour mission d'ouvrir l'esprit de ses étudiants au monde des idées et de la pensée, à la culture scientifique, aux humanités. « *Tous les mercredis soirs, nous avons la chance de rencontrer des invités de l'extérieur. Je découvrais les grands esprits : Fernand Seguin, Guy Rocher, le frère Rolland-Germain, des scientifiques, des sociologues, des théologiens, des historiens de l'art nous faisaient peu à peu découvrir le fonds inépuisable des connaissances, mais aussi les rapports, les liens entre les connaissances. »* Roland Arpin se passionne pour la botanique. Il parcourra pendant plusieurs années les sous-bois, les tourbières et les rives des lacs en quête de plantes rares mais aussi à la recherche de la compréhension des lois qui maintiennent ce merveilleux équilibre entre les divers systèmes de la nature. « *Aujourd'hui encore, lorsque j'ai un problème complexe à résoudre, je pense parfois à la méthode que m'imposait la clef d'identification de La Flore laurentienne. Si les termes sont différents, la méthode est la même qui sert à classer les arbres et les plantes, les plantes à fleurs et les plantes sans fleur, etc. : du plus grand au plus petit, du complexe au simple, du général au particulier. C'est cela que m'a enseigné la botanique quand j'avais dix-huit ans, c'est encore cette méthode qui me servira trente-cinq ans plus tard au Conseil du trésor. »*

Lorsqu'il parle de ses professeurs de l'École normale, Roland Arpin se fait affectueux. Tout comme au collège, il rencontre des professeurs extraordinaires, mais de ceux dont la stature, contrairement aux maîtres de ses jeunes années, résistera au passage du temps. « *Ce sont les premiers grands intellectuels que j'ai connus. Je réalise aujourd'hui que les frères avaient compris bien avant tout le monde que la ressource humaine est la première des richesses. Leurs meilleurs enseignants se consacraient à la formation de leurs futurs enseignants, ils affectaient à l'École normale la crème de la crème de leur effectif. À regarder nos professeurs enseigner, on apprenait déjà notre métier, ces hommes possédaient l'art de transmettre leurs connaissances et leurs méthodes. C'est comme cela que se bâtissent les vraies institutions. »*

Cette ouverture d'esprit qui lui a tant plu à l'École normale, cet esprit critique qui trouvait à s'exercer sans contraintes autoritaires, cette créativité et cette rigueur de la pensée qui étaient encouragées sont autant de vertus que Roland Arpin souhaitera retrouver, au fil des ans, chez ceux dont il s'entourera et dont il fera ses collaborateurs immédiats. *« Depuis mon premier mandat de directeur jusqu'à aujourd'hui, j'ai toujours été convaincu que la force d'une équipe de direction reposait sur la solidarité, la loyauté et l'autonomie. Comment pourrait-il en être autrement ? C'est sur l'or gris que reposent les organisations gagnantes, il est tout à fait normal que l'équipe de direction en soit la première détentrice. »*

Vers la fin de sa dernière année à l'École normale, on l'informe qu'il sera affecté à l'école Sainte-Cunégonde, à Montréal. Il enseignera en quatrième année du primaire, la grande aventure ! Mais rien n'est laissé au hasard. C'est minutieusement, heure par heure pour la première semaine, jour par jour pour le premier mois, que sont prévues les activités d'enseignement des professeurs néophytes. *« L'enseignement, c'est bien sûr une vocation, et nous étions imprégnés de cette conviction, mais c'est aussi et beaucoup un métier. De cela aussi, on nous avait convaincus. C'est pourquoi on nous avait enseigné non seulement les grands principes de la psychologie et la didactique propre aux diverses disciplines scolaires, mais aussi, et plus modestement, comment distribuer les vestiaires, faire "prendre les rangs", organiser les jeux de la récréation, susciter une saine émulation, sanctionner en récompensant et en punissant. »* La vocation et le métier, la passion et la technique, deux pierres d'assise qui, sous l'apparente diversité des nombreux mandats professionnels de Roland Arpin, fondent toute sa carrière.

L'EXPOSITION  
« ÉLECTRIQUE »,  
UNE RÉFLEXION  
EN TROIS DIMENSIONS  
SUR L'ÉLECTRICITÉ,  
A CONNU UN SUCCÈS  
REMARQUABLE LORS DE  
SA PRÉSENTATION  
AU MUSÉE DE LA  
CIVILISATION,  
DU 22 OCTOBRE 1988  
AU 22 OCTOBRE 1989.



PIERRE SOULIARD



PIERRE SOULIARD